

LA PENSÉE POLITIQUE DE FOUCAULT

**SOUS LA DIRECTION
D'ORAZIO IRRERA
ET SALVO VACCARO**

Ouvrage publié avec le concours de
l'Association pour le Centre Michel Foucault

ÉDITIONS KIMÉ
2, impasse des Peintres
PARIS II^e



© Éditions Kimé, Paris, 2017.

ISBN 978-2-84174-732-0

<http://www.editionskime.fr>



INTRODUCTION

LA PENSÉE POLITIQUE DE FOUCAULT

ORAZIO IRRERA ET SALVO VACCARO

Ce volume rassemble les contributions du Colloque International « La pensée politique de Foucault : gouvernementalité, biopolitique, post-démocratie » qui a eu lieu à Palerme le 27 et 28 novembre 2014. Le choix de consacrer cette rencontre à la pensée de Foucault ne dépend nullement ni de ses idées en matière de politique, ni de la question, entièrement académique, de savoir s'il est possible d'encadrer sa pensée dans la rubrique de la théorie politique, ni non plus du désir de classer son intérêt pour la politique sous une perspective analytique ou plutôt philosophico-politique. En effet, les sens de la notion foucauldienne de « politique » sont multiples autant que les *effets politiques* de sa pensée. Dans ce terme coexistent des pistes d'analyse diverses, strictement liées l'une à l'autre, mais qui peuvent néanmoins être frayées même singulièrement.

Une des pistes de ce parcours est celle de la critique du paradigme souverainiste, qu'on retrouve communément dans toute la théorie politique moderne, et que Foucault émet aussi bien pour révéler la fiction contractuelle en tant que base transcendante de l'affirmation d'une autorité politique légitime, que pour explorer le détournement spécifique que la pratique libérale de gouvernement opère par rapport aux pouvoirs traditionnels de type royal après la Glorieuse révolution et, plus généralement, lorsque les forces libérales s'efforcent d'avancer et d'imposer un modèle de marché comme arrière-plan contraignant de l'existence même de l'État-nation. À partir de cette critique on peut retracer plusieurs lignes de réflexion qui problématifient le statut de la politique chez Foucault, selon les thèmes majeurs du col-

loque de Palerme : aussi bien la gouvernementalité et la biopolitique que l'idée non immédiatement foucauldienne de post-démocratie. Ces lignes de réflexion constituent les principaux axes thématiques autour desquels se développent la majorité des contributions recueillies dans ce volume.

La première ligne de réflexion est censée à la fois restituer et critiquer, en la soustrayant au refoulement dont elle a fait l'objet, la violence constitutive de l'État moderne telle qu'elle s'est déployée avec la concentration de pouvoirs singuliers et de formes autonomes et diffuses d'organisation sociale. En cherchant à s'en emparer, l'État a vidé ces expériences de toute vitalité, laissant ainsi au travail du généalogiste la tâche de découvrir toute une série de savoirs mineurs et assujettis lors de nombreux conflits, dont les traces, même faibles, constituent un contrepoint indispensable pour saisir la perspective foucauldienne sur la politique. En ce sens, il s'agit de montrer la manière dont, d'après Foucault, le modèle de la guerre comme analyseur des relations de pouvoir ne se réfère pas seulement à l'histoire tout court, mais aussi à toute la vie politique moderne. Par là on peut mettre en rapport différents moments de la modernité occidentale : de l'attaque contre l'autorité absolue menée de la Renaissance aux Lumières (avec ses intentions progressistes et libératrices), jusqu'à l'émergence de pratiques et institutions pénales par où l'État se manifeste dans toute sa puissance de punir et de normaliser – ce qui d'ailleurs s'est accompagné de l'affirmation d'un droit de conquête sur lequel se serait par la suite appuyé le colonialisme, et qui aurait fait des colonies un des laboratoires de la modernité occidentale.

La deuxième ligne de réflexion permet d'explorer les régimes discursifs et les dispositifs de pouvoir de l'époque libérale (lois, livres, règlements, normes techniques, analyses disciplinaires, etc.) qui ont opéré les connexions d'hétérogènes figurant parmi les objets privilégiés du travail de Foucault. C'est à ce niveau que le célèbre mot d'ordre « moins d'État, plus de marché », loin de jouer le simple rôle de slogan électoral, révèle aussi une rationalité gouvernementale dont la spécificité n'a rien à voir avec le pouvoir souverain, puisqu'elle déploie une force plus capillaire et diffuse qui déborde le cadre étatique et est capable de contourner, contenir et mettre sous silence les conflits, en se présentant en même temps comme une force moins « coûteuse », mais aussi plus séductrice (au sens qu'elle attire à soi), que celle du pouvoir souverain. Mais ce glissement configure de manière différente les rapports entre gouvernants et gouvernés sous le signe de ce

Introduction

9

que Foucault désigne comme « gouvernementalité » et qui consiste à « conduire la conduite des hommes » en structurant en avance leur champ d'actions possibles. Sous cet angle, les relations entre les savoirs et les pouvoirs délimitent un espace de dispersion à l'intérieur duquel une multiplicité de pratiques discursives et de dispositifs de normalisation (qui mettent en question la centralité et la verticalité du pouvoir souverain par une progressive « gouvernementalisation de l'État »), semblent de quelque manière évoquer et doubler, *mutatis mutandis*, la même dispersion qu'on retrouve aujourd'hui dans le terme anglo-saxon de *governance*.

Une troisième ligne de réflexion insiste sur le passage entre l'époque moderne et l'époque contemporaine recoupant celui entre le libéralisme classique et le néolibéralisme actuel. Un tel passage a de fait secoué aussi bien les États nationaux, pris dans leur singularité, que le cadre géopolitique transnational, marqué par la globalisation de capitaux, de marchandises et de styles de vie. Ainsi l'indicibilité de la violence constitutive du pouvoir souverain, cachée par le contrat social, déplacée dans un espace pré-politique, forclosée par l'instance libérale d'un gouvernement rationnel, reléguée au rang d'émergence exceptionnelle dans l'affrontement impérial des guerres mondiales ou mondialisées, pathologisée en tant que réaction animale en proie à des instincts difficiles à civiliser, jetée finalement dans les périphéries du monde par procuration, s'affirme dans notre quotidienneté de façon impétueuse, sous la forme de la précarité généralisée de l'existence (dans toutes ses déterminations de classe, genre et race) et arrive, par là même, à modifier la forme même de la politique. Cela laisserait croire que la discursivité politique ne fonctionne plus exactement là où la pensée politique se couplait avec un certain réalisme politique dans un cadre national ou international. Ce qui se passait moins sous le signe d'un basculement disjonctif (comme c'était l'habitude dans la dialectique de deux points de vue concourants en vue de l'hégémonie : soit la violence souveraine, soit le contrat social) qu'à travers le prisme de la *coïncidence*, c'est-à-dire en vertu de la présence simultanée et nécessaire de ces deux éléments du pouvoir politique et de leur opérativité tactique. Néanmoins, leur présence était reconduite à une unité non-synthétique par une gouvernementalité néolibérale qui les surdéterminait.

S'arrêter sur la relation entre gouvernementalité et pouvoir signifie alors analyser les manières dont Foucault précise son idée de rationalité gouver-

nementale, en explorant l'entremêlement des savoirs et des pouvoirs qui la constituent, les pressions normalisantes qui produisent des effets spécifiques et subtils de subjectivation, ou encore le seuil de bifurcation par rapport au paradigme de la souveraineté mis en relief par l'intermédiaire des résistances et des contre-conduites que la gouvernementalité néolibérale rencontre, et à son tour produit, dans son exercice même. Ceci implique aussi le besoin d'étudier la gouvernementalité néolibérale sous une perspective historico-généalogique, y compris par rapport à une certaine conception de l'économie écrasée par la dimension de plus en plus prépondérante de la financiarisation, et de saisir par là ses conséquences sociales les plus dévastatrices. Mais ce foyer de problématisation nous amène aussi à questionner les transformations du pouvoir politique, de sa conceptualité et de sa pratique, en suivant ses dynamiques les plus sophistiquées jusqu'aux plis les plus profonds où ce pouvoir apparaît loin de toute forme de représentation. Enfin, cela suggère également d'aller au cœur des tactiques gouvernementales et de leur influence sur les processus de subjectivation que Foucault, depuis la fin des années 1970, a abordé à partir de l'obligation de dire-vrai sur soi-même qu'on retrouve au sein des sociétés occidentales. Il s'agit d'un domaine de réflexion que Foucault désigne comme « aléthurgie » et à l'intérieur duquel il situe aussi ses recherches précédentes, des expertises médico-légales à l'aveu, du souci de soi à la *parrêsia*.

C'est par rapport à cette dimension aléthurgique qu'il s'agit d'explorer la manière dont chez Foucault se redessinent les rapports entre subjectivité et vérité, afin de remettre en question toute évidence et toute nécessité du pouvoir. L'aléthurgie constitue alors aussi bien une alternative à toute perspective marxiste basée sur l'idéologie, qu'une remise en perspective de l'effort d'historicisation radicale des modalités à travers lesquelles la vérité se manifeste dans la forme de la subjectivité – suspendue entre l'assignation normative d'identité et la possibilité d'adopter une attitude critique capable de contester les normes qui tentent de la façonner. Cette manière de problématiser les relations entre la subjectivité et une histoire politique de la vérité fournit un cadre complètement différent de celui offert par le nouage libéral des droits et des obligations de nature normative, qui enveloppe le sujet et détermine ses rapports au pouvoir et à la vérité.

Par ces nœuds conceptuels, la notion de gouvernementalité, en tant que conduite de conduites, met en relief la multiplicité de sens que Foucault lui-

Introduction

11

même a détecté : diriger et ordonner, mais aussi orienter et guider, ou encore manière de se conduire. À partir de cette polysémie la question du pouvoir qui en résulte est traversée de part en part par une conflictualité qui, dans le sillage de Nietzsche, ouvre sur un champ d'agonismes incessant, dans l'immanence duquel surgissent des résistances, des pratiques ou des savoirs autour de la série dispersée des points de non-acceptation du pouvoir, qui peuvent être composés politiquement par le biais de formes inédites d'existence excédant l'ordre discursif et normatif du pouvoir. Par là, on peut mieux comprendre le scepticisme de Foucault à l'égard de la démocratie dans sa forme d'État de droit – un régime politique qui n'est certainement pas au cœur de ses intérêts théoriques ou politiques. Un tel scepticisme explique pourquoi sa pensée politique peut par ailleurs fournir une grille d'intelligibilité pour comprendre un panorama post-démocratique où on retrouve d'un côté une dépolitisation massive des sociétés modernes et contemporaines (autrefois hypothéquée par le libéralisme classique et puis par le néolibéralisme) et, de l'autre, l'émergence d'expériences d'auto-organisation politique et sociale qui tentent de déchirer la trame visqueuse de la politique instituée, en constituant des espaces d'invention et d'expérimentation politique.

Il faut finalement observer que les notions de biopolitique et de biopouvoir, au cœur de certaines des contributions de ce livre, participent à découper un horizon analytique et politique incontournable non seulement parce qu'elles font l'objet de nombreuses élaborations théoriques qui dépassent le domaine des recherches foucaaldiennes, mais aussi car elles se révèlent être des instruments précieux pour comprendre notre présent. Interroger aussi bien les modalités les plus actuelles d'exercice du pouvoir politique que la spécificité des nouvelles formes globales de la politique à travers le prisme de la biopolitique (d'une biopolitique qui se transforme en fonction des exigences de la gouvernamentalité néolibérale actuelle), nous permet ainsi de retracer certains de ses effets les plus considérables sur une échelle nationale et transnationale : des rapports entre capital et travail à la gestion et à la multiplication d'espaces et frontières, ou encore de la pression sur les finances nationales et privées jusqu'aux nouvelles configurations du travail précarisé.

C'est justement en vertu de l'étendue de cet horizon thématique et de la multiplicité des angles d'attaque ouverts par cette question de la politique

chez Foucault, que la convergence de nombreux experts autour de ce thème nous a semblé déjà à l'époque de l'organisation du colloque de Palerme en 2014, à plus de trente ans de la mort de Foucault, une tâche incontournable, tantôt par rapport à ses analyses et au « présent » d'où elles ont pris leur source, tantôt à cause de leur évidente actualité qu'on peut encore aujourd'hui saisir par l'intermédiaire de ses outils conceptuels et de ses stratégies d'analyse. Tout ce qui, enfin, nous permet de problématiser notre attitude envers les modalités politiques d'existence de notre présent.

DE L'ÉTHOPOIESIS À L'ÉTHOPOLITIQUE

SALVO VACCARO

Une analyse des modalités à travers lesquelles Foucault a pensé la politique, aussi bien sous ses formes bureaucratICO-administratives que comme champ d'expérience, ne peut pas tout d'abord ne pas prendre en compte l'inspiration généalogique qui caractérise la méthode foucauldienne. Cette dernière, à travers sa critique des universels, empêche de penser l'expérience des hommes à l'intérieur d'une dimension ontologique où on ne s'interrogerait que sur des essences. La généalogie aborde la politique à partir de ses articulations concrètes pour en saisir surtout les transformations qui lui donnent une forme historique toujours déterminée. Elle arrache l'analytique de la politique à tout récit mythique qui reposerait sur une essence de l'homme, y compris celle d'une deuxième nature produite par l'organisation sociale. Sous cet angle la politique sera à considérer davantage comme l'effet discursif d'une série d'injonctions stratégiques, de tactiques conflictuelles, de résistances, et la généalogie situera la politique à l'intérieur des métamorphoses et des bifurcations de sens (même au niveau linguistique et symbolique) par rapport auxquels il s'agit d'établir chaque fois des éléments de continuité et de discontinuité. La perspective généalogique déjoue toute compréhension de la politique lui attribuant un destin qui est celui d'une perpétuelle augmentation de puissance capable de rendre de plus en plus strict le lien entre l'autorité et la violence, entre l'exercice de la force et l'imagination, entre le sang et le corps, entre le fait et la représentation.

Enfin, le socle critique de l'architecture généalogique de Foucault, dans la continuité d'une ligne de pensée allant de Kant à Adorno (mais qui fait néanmoins l'objet de considérables réélaborations) est une sorte de machine théorique qui trouble le sens légué traditionnellement par la politique, qui

l'interroge pour en bouleverser les techniques de production, de signification, de domination (en contrepoint par rapport à Habermas), mais aussi de vérité/véridiction. La généalogie introduit des éléments d'incertitude et de scepticisme qui perturbent les cadres solides de la réflexion théorique et analytique sur la politique, ce qui provoque des écarts brusques par rapport à l'habitude de rendre hommage aux totems de la théorie politique qui détournent notre regard de la caducité, de la finitude, de la contingence de la politique elle-même.

Dans cet article je me propose de retracer le double déplacement que Foucault effectue par rapport à la conception moderne de la politique, d'une part en transformant le principe sur lequel elle se fonde, c'est-à-dire la souveraineté absolue, par l'intermédiaire de la notion de gouvernementalité libérale. D'autre part, en rejetant l'idée de la politique comme sphère séparée et autonome de la société, pour mettre en avant par là-même une analytique du pouvoir visant à déceler l'élément différentiel et contingent d'une vision plus large et plus conflictuelle de la société. Le prisme que j'utiliserai pour la lecture de ce double déplacement sera le dispositif savoir-pouvoir-soi.

Politique du scepticisme

La politique se présente chez Foucault surtout comme un champ d'agonisme, un théâtre de bataille (non seulement métaphorique), où se mesurent et se heurtent des tactiques de pouvoir finalisées à orienter et conduire, sinon à surdéterminer, les conduites des hommes, comme chez Weber. La scène politique est d'abord spatialisée, visuellement déterminable par des stratégies discursives imbriquées avec les forces relationnelles par où le pouvoir s'exerce. La rationalité qui règle ces appareils, ces institutions, ces espaces matériels ne se retrouve pas dans la politique fondée sur l'idée de souveraineté et dans la théorie politique sur laquelle elle s'appuie. Elle ne se retrouve non plus dans la séparation entre sphère politique et société civile, aussi chère à Hegel qu'à Marx, bien que pour des raisons très différentes.

C'est autour de ce socle de la théorie politique de la modernité – le concept de souveraineté – que tourne la critique foucauldienne, dès lors qu'elle vise à reconfigurer la notion de pouvoir. Elle ne prend plus une forme verticale, mais horizontale, celle qui est propre à un réseau, à l'intérieur duquel les dynamiques sont « mobiles, réversibles et instables »¹ entre conti-